



GUILLAUME ROOS  
**LE DIABLE EN RIT ENCORE...**

Le Diable en rit encore...



GUILLAUME ROOS  
**LE DIABLE EN RIT ENCORE...**

Un psychiatre descend la nuit venue dans les sous-sols d'une aile désaffectée de sa clinique pour rencontrer une créature desséchée vieille de deux cents ans ; Un prêtre du nord de la France poursuit un psychopathe jusqu'au fin fond de l'Arizona ; Un chauffard ivre qui décède après avoir renversé une jeune femme attend son châtement dans l'antichambre de l'au-delà ; Le responsable de la sécurité d'une station minière voit l'apocalypse se déchaîner sur la population dont il a la charge ; Un vagabond, l'esprit détruit par une horreur sans nom, attend inlassablement que le mal dont il a été victime se hisse des flots de la mer du nord...

12 contes de terreurs qui vous emporteront jusqu'aux limites de l'imagination. La crypte est entrouverte, il est temps de rêver...

**EDITION REVISEE ET AUGMENTEE**

ILLUSTRATION DE QUATRIEME DE COUVERTURE :  
 "DANTE ET VIRGILE EN ENFER" - WILLIAM BOUGUEREAU (1850)

ID: 79 06832  
[www.lulu.com](http://www.lulu.com)

**GUILLAUME ROOS**

---

**LE DIABLE EN RIT ENCORE...**

---

**ÉDITION REVISÉE ET AUGMENTÉE**

**\*\*\***

**VERSION PDF IMPRIMABLE**

**\*\*\***

**EXTRAIT GRATUIT**

**DU MEME AUTEUR :**

**“CrossRoads : la légende de Billy Ray Walker”**

**\***

**\* \***

**RETROUVEZ CE LIVRE ET BEAUCOUP D'AUTRES SUR LA LIBRAIRIE EN LIGNE :**

<http://www.babelpocket.fr/>

## TABLE DES MATIERES

\*\*\*

“Seul”*	4
“L’Antichambre”*	6
“Quartier des fous dangereux”*	15
“Vermine”*	25
“Le Diable court toujours”*	30
“Mort virtuelle”*	50
“Sauvetage”*	56
“Au delà du désert”*	70
“La loge de l’immortel ”**	75
“Jusqu’à ce que la mort...”***	86
“L’homme qui surveillait la mer”***	93
“Parole de dragon”***	100

\*\*\*

\* - Nouvelles précédemment publiées dans le recueil “Le Diable en rit encore” (éditions Publibook, 2003) et révisées en 2006.

\*\* - Nouvelle précédemment publiée dans la revue “Emblèmes 10 : Sociétés secrètes” (édition OxyMORE, 2003).

\*\*\* - Nouvelles inédites (2004/2006).

---

# PAROLE DE DRAGON

---

Un bruit soudain me fait sursauter. Une mauvaise interprétation du “Printemps” de Vivaldi sur un orgue bon marché. L’esprit embrumé de sommeil, j’allume la lampe de chevet afin de localiser mon téléphone portable. Je le trouve calé entre mes pantoufles. L’écran digital affiche le numéro de Marie. Je jette un œil au radio-réveil : 5 heures 37. Je crains le pire. J’ai raison.

- Hervé ?
- Bonjour, Marie...
- Je te réveille ?
- D’après toi ? Ce n’est pas grave. Comment va-t-il ?
- Il est au plus mal, il faudrait que tu viennes.

Je m’assoie dans mon lit en me grattant la nuque. J’avais un planning très chargé aujourd’hui. Cette pauvre Eloïse va avoir fort à faire pour remettre tout mes rendez-vous.

- Tu es toujours là ?
- Oui, je me disais que j’appellerai ma secrétaire en route. Je devrais être là dans la matinée.
- A tout à l’heure.
- C’est ça, à tout à l’heure...

\* \* \*

J’arrive aux alentours de neuf heures et demie. Marie m’attend dans le hall. A en juger par les cernes qu’elle a sous les yeux, elle n’a pas du beaucoup dormir ces derniers temps. Je pose ma sacoche. Elle m’embrasse tendrement. Marie est un des rares humains à connaître le secret de Victor, notre secret à tous en fait. Elle a passé la plus grande partie de sa vie à partager la sienne, à l’épauler dans toutes ses entreprises. L’immense tristesse que je lis dans son regard me confirme si besoin en était que Victor n’en a plus pour longtemps. Elle me serre contre elle et me chuchote d’une voix qui me brise le cœur :

- Il a demandé à te voir ce matin. Va vite.

Je me détache avec regret de celle qui est comme une mère pour moi et monte les escaliers qui mènent jusqu’à la chambre de Victor. A peine mets-je le pied sur le palier que je ressens à travers le mur la chaleur de son aura. Une chaleur douce, forte et bienveillante. Il sait que je suis là.

J’entre sans frapper et je reste stupéfait sur le pas de la porte. Il est allongé dans ce lit qui semble trop grand pour lui, ramassé sur lui-même mais en même temps magnifique. Ses forces se sont trop amenuisées pour qu’il les gaspille à cacher plus longtemps sa vraie nature. La magie qui constitue son

essence même s'échappe de tous ses pores, donnant à son corps affaibli la beauté terrible des ruines de Rome, superbes dans leur décrépitude.

A ma vue, son regard s'illumine et j'ai du mal à retenir mes larmes. J'ai peine à croire qu'il puisse bientôt nous quitter, lui qui est un des derniers – peut-être le dernier – des “sang pur” encore parmi nous.

\* \* \*

Pressant sans conviction la poire du tensiomètre, je lui fais un check-up de routine, plus pour m'occuper les mains que parce que je pense que ça sert à quoi que ce soit. De toute façon, il n'y a aucun cursus en école de médecine qui vous apprenne comment soigner un fae de quelques centaines d'années votre aîné. Mais au moins comme ça je pense un peu moins que l'homme qui m'a élevé va mourir.

- Et toi, me demande-t-il soudain de sa voix usée, comment vas-tu ?
- Moi, oh... Ca va, le cabinet marche bien. C'est plutôt à toi de me dire comment tu te sens.
- Mon sort est réglé, ça n'a plus d'importance. As-tu des nouvelles de tes frères et sœurs ?

Il a toujours désigné comme mes “frères et sœurs” les autres “sang mêlé” qu'il avait recueilli et élevé comme moi après les rafles contre les créatures féeriques des années 40/50. Tous enfants d'un ou d'une fée et d'un humain, nos parents avaient été tués par des fanatiques qui les considéraient comme des anges de blasphèmes. Victor et son clan nous ont sauvés d'une mort certaine alors que nous étions des nourrissons.

- Non, très peu. Je sais que Serge et Mathilde se sont mariés et sont partis vivre au Canada. Julie m'écrit de temps en temps et...
- Oui ?
- Et si tu parlais maintenant, dis-je à brûle pourpoint, peut-être que tu pourrais encore aller mieux, non ?

Il me considéra un moment, un sourire douloureux sur les lèvres, et dit finalement :

- Non, c'est bien fini cette fois. Je ne supporterai plus le voyage et quand bien même j'arriverais jusque là-bas, l'air pur d'Avalon lui-même ne pourrait plus rien pour moi.

\* \* \*

Je me demande bien ce qu'ils peuvent se raconter tous les deux. Je tourne en rond dans le salon, incapable de penser à autre chose qu'à son départ. Quarante ans. Quarante ans que nous partageons tout. Je le revoie encore, lors de notre première rencontre. Il était trop beau pour être réel. J'ai tout de suite su que c'était lui et que ce serait lui pour toujours.

Plus tard, quand il m'a avoué ce qu'il était vraiment, je lui ai demandé s'il avait usé de magie pour me séduire. Il m'avait répondu le plus sérieusement du monde qu'il avait été trop ébloui pour pouvoir utiliser quelque tour que ce fut. C'est bête mais tant d'années plus tard, j'en rougis encore.

Cela faisait quelques semaines que j'avais remarqué que quelque chose n'allait pas. Le soucis avec le glamour des fées, c'est qu'il soustrait les problèmes au regard des autres jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour les régler. Et là... Je ne sais pas, j'ai trouvé qu'il avait comme perdu de son éclat. Je ne saurais trop comment l'expliquer. Bien évidemment, chaque fois que j'abordais le sujet, il changeait de conversation.

Mais il y a moins d'une semaine, il a eu un malaise et il a fallu le faire porter dans sa chambre. C'est là qu'il m'a dit :

- « Tu avais raison, Marie, je vais très mal.  
— Comment ça ? Que veux-tu dire par “très mal” ?  
— Je veux dire que... Que je vais bientôt mourir. »

Ces quelques mots soufflés à mi-voix m’ont fait l’effet d’un coup à l’estomac.

« Mais enfin, ce n’est pas possible, tu ne peux pas mourir.

— Si, je peux. Ca aura juste pris longtemps, plus que je l’aurais cru pour tout te dire, mais ça y est. Le moment arrive.

— Mais, comment ? Toi qui n’es jamais malade. Tu m’as raconté tant de choses, tant de merveilles, tes combats contre les trolls ou je ne sais quelles autres monstruosités... Rien ne peut te tuer !

— Calme-toi, a-t-il fait en posant sa main sur la mienne. Je sais que c’est dur, mais je te demande d’accepter mon sort comme je le fais. Il y a longtemps que je me suis fait une raison mais lâchement j’espérais que tu partes avant moi pour ne pas te voir souffrir ainsi. J’ai ce qu’on pourrait appeler un cancer.

— Un c... Depuis quand le sais-tu ?

— Oh, bien avant notre rencontre. Bien avant que tu naisses. T’es-tu déjà demandée pourquoi il n’y avait pas plus de gens comme moi ?

— Tu veux dire des fées ? Mais il y a les enfants...

— C’est vrai, a-t-il répondu avec un sourire bienveillant, mais les enfants ne sont que des demi-fées. Non, je veux vraiment dire des gens comme moi, ceux que nous appelons les “sang pur”.

— Je ne sais pas. Tu m’as raconté qu’ils étaient tous partis, non ?

— C’est cela. Nous autres, peuple féérique, avons toujours été présents sur cette planète. Avec le temps, quand il devint plus qu’évident qu’arrivait le règne des hommes, nous avons décidé de nous fondre dans la population humaine, utilisant nos pouvoirs pour cacher nos vraies natures. Et il en fut ainsi pendant des siècles. Puis arriva cette période de progrès que fut la révolution industrielle, une ère d’expansion sans précédent. Les machines et les usines fleurissaient partout. L’Age d’Or de l’humanité était en route. Malheureusement, cela coïncida avec le début de notre chute. Tandis que les cheminées imposantes des fabriques crachaient avec arrogance leurs fumées sombres à la face du ciel, certains d’entre nous – les plus anciens principalement – tombèrent malades. Il ne fallu pas attendre longtemps pour que tombent les premières victimes du progrès.

Un conseil fut formé et la décision fut prise que les “sang pur” partiraient pour Avalon. Les “sang mêlé” – bien que leurs talents soient bien moins étendus que les nôtres – semblaient très bien supporter le changement, fort de leur ascendance humaine. Il fut donc établi que le choix leur serait laissé. Certains d’entre eux partirent, d’autres restèrent, mais en l’espace de quelques années, tous les “sang pur” étaient partis pour Avalon.

— Tous sauf toi.

— Tous sauf moi.

— Mais pourquoi es-tu resté si tu te savais condamné ?

— Il fallait bien que quelqu’un reste... Et puis si j’étais parti, je ne t’aurais jamais connu et ç’aurait été dommage, non ? »

Son état s’est dégradé très vite après cela. Et hier, il m’a demandé de faire venir les enfants. Seul Hervé a pu venir.

— Vous avez des enfants ?

— Pardon ? Ah, non. Je n'ai jamais pu en avoir. Il m'a dit qu'il a eu un fils il y a longtemps mais il l'a fait partir dans un des premier convois. Il ne l'a jamais revu. J'appelle "les enfants" ceux qu'il a adopté après les rafles de 40. Vous en avez certainement entendu parlé si vous êtes un de ces vieux amis.

— J'avais bien entendu parler des rafles mais pas de ces enfants. Ma dernière rencontre avec Victor remonte bien avant tout cela.

— Vraiment ? En tout cas, merci de m'avoir écouté, cela m'a fait du bien de me confier. Vous voudriez peut-être monter le voir maintenant ?

— S'il vous plait.

— Je vous laisse monter, je ne me sens pas la force d'y aller tout de suite.

— Merci.

\* \* \*

Assis sur un tabouret à son chevet, je lui raconte ma vie. Comment je vais, comment fonctionne le cabinet, si je vois quelqu'un en ce moment... Il veut tout savoir. C'est vrai que ça faisait un moment que je n'étais pas venu lui rendre visite. Le rythme de la ville vous fait oublier ces choses. Il a l'air tellement heureux de me voir. Je ne suis que plus attristé que les autres n'aient pas pu venir.

Soudain, une ombre passe dans son regard. Il tourne la tête vers la porte close. Sans comprendre, j'arrête de parler et fais de même. Nous restons ainsi, immobiles et silencieux pendant quelques secondes. Puis j'entends l'escalier grincer. Une vague de picotements étranges part alors du bout de mes orteils, remonte le long de mes chevilles, de mes cuisses et court jusqu'à ma nuque. Un bourdonnement semble envahir la pièce. Non, pas un bourdonnement, une vibration plutôt. Quelque chose de fugace qui vous échappe dès que vous tentez de vous concentrer dessus mais dont la présence ne fait cependant aucun doute.

A chaque nouveau bruit de pas, cette sensation s'intensifie, emplissant l'air de la chambre dont les murs semblent se rapprocher. Une force terrible est sur le point de franchir cette porte, je le sens. Mes mains tremblent malgré moi. Je me tourne vers Victor qui reste impassible.

Deux coups brefs sont donnés contre l'encadrement. Deux coups qui résonnent comme des explosions. Bien qu'il n'ouvre pas la bouche, j'entends la voix de Victor, plus puissante et claire que je ne l'ai entendu depuis longtemps, dire à l'inconnu d'entrer. Je réalise alors que même agonisant, jamais la magie ne quittera Victor. Il est la magie.

La porte s'ouvre et je prends de plein fouet une vague d'énergie brûlante qui me coupe le souffle. Mes narines sont assaillies d'un épais parfum de cuir et de soufre. Tétanisé, je manque de sursauter lorsque je sens la main de Victor sur mon bras.

— Laisse-nous, tu veux bien ? Et ferme la porte derrière toi.

Je me lève sans mot dire. Au moment de le dépasser, la manche de mon veston effleure celle de son imperméable. Une décharge me parcourt le bras. Je pousse un petit cri et me tourne vers l'homme qui ne daigne même pas me regarder. Je jette un dernier regard vers Victor qui n'a d'yeux pour l'homme mystérieux qui le toise gravement. J'avale une gorgée de salive trop épaisse et referme la porte derrière moi. Mais qui est cet homme ? Est-ce seulement un homme ?

\* \* \*

— Tu n'as pas changé.

— J'aimerais pouvoir t'en dire autant. Pourquoi n'es-tu donc pas parti quand il était temps ?

— Tu le sais bien.

— Oui.

— Joli costume. Je ne pensais pas que l'on trouvait d'aussi beaux habits d'humains de nos jours.

- Il faut savoir où chercher.
- Tu as bien fait d’opter pour des yeux marron. Le rouge aurait interpellé plus que de raison...

\* \* \*

Tandis que nous continuons cet échange de banalités, je me surprends à le revoir, jeune et fringant, lors de notre première rencontre, il y a tant de siècles de cela. Et dire que tout cela s’est passé à quelques enjambées de cette chambre. En ce temps-là, la région était connue comme étant le territoire de Regith le rouge. Et Regith le rouge, c’était moi.

Je me souviens encore comme si c’était hier de ce petit matin de printemps où je me suis éveillé, encore fourbu par des années d’immobilités. Une lutte territoriale m’avait laissé à demi mort et avait nécessité une longue hibernation pour me remettre. Je m’étirai hors de ma caverne, l’esprit encore embué de sommeil. A ma première inspiration, je sus que quelque chose avait changé. Une odeur fugace était portée par le vent, un parfum entêtant qui écarta les restes de ma léthargie pour éveiller en moi une fureur sans borne. Des hommes ! Des hommes s’étaient installés sur mes terres ! Depuis des temps immémoriaux, à la seule évocation de mon nom, les plus braves fuyaient en hurlant et là je me rendais compte que des villages entiers, avec femmes et enfants, avaient poussé à quelques pas de mon antre.

Grondant, fulminant, je grattais la terre en étendant mes ailes, bien décidé à restaurer les peurs séculaires en faisant passer le goût du pain à tous ces impudents quand une voix me coupa dans mon élan.

- Je sais, il est décevant de voir à quel point ils ont la mémoire courte...

Curieusement, ces quelques paroles suffirent à calmer mes ardeurs guerrières. Cette voix, à la fois douce et puissante, était empreinte d’un pouvoir non négligeable. Une magie peut-être aussi ancienne que je l’étais moi-même. Je tournai mon museau vers le bout d’être posté à ma gauche et reconnut immédiatement en lui un patriarche fae. La magie s’accrochait à lui telle la brume à un sommet.

- N’aie crainte, lui répondis-je, je saurai les faire se souvenir...
- Oh, penses-tu que cela soit bien utile ? Que va-t-il se passer ? Tu vas survoler les villages, cracher le feu et arracher les toitures. Et après ?
- Et bien ?
- Et bien après cela, les survivants fuiront la région, colportant leur histoire face à l’incrédulité générale, cette histoire deviendra une légende et je ne donne pas plus de quelques années pour que d’autres viennent s’installer sur les ruines des anciens villages.
- Alors je les chasserai à nouveau !
- Pour que d’autres reviennent encore plus vite ? Tu as dormi longtemps, le sais-tu ? Les temps ont changés. Les hommes ont changés. Il est bien révolu le temps où une simple légende les terrifiait et leur faisait fuir les tanières des monstres. Ils évoluent, grandissent. Bientôt, leur inventivité et leur intelligence leur permettront de créer des mécaniques qui les rendront capable de rivaliser avec les plus puissants représentants du peuple dragon, même toi, Regith le rouge...
- Tu me connais ?
- Nous autres fae n’oublions pas les légendes aussi rapidement que les humains. Car tu n’es guère plus qu’une légende oubliée à leur yeux à présent, crois-moi.

Je portai mon regard vers la fumée qui s’élevait de quelque cheminée au loin.

- Une légende oubliée, marmonnai-je pour moi-même.

— Et sans mon intervention, une légende morte de surcroît...

— Que veux-tu dire ?

— Regarde autour de toi. Tu vois tous ces villages alentour ? Tu vois ces exploitations agricoles en contrebas ? Cela va bientôt faire trois générations que les hommes se sont installés sur tes terres. Pourtant jamais aucun n'est venu jusqu'ici troubler ton sommeil.

— Et ce serait à toi que je le dois ?

— Aurais-tu dormi trop longtemps pour ne pas t'apercevoir que ma magie imprègne ces lieux aussi sûrement que la tienne ?

A ces mots, je fermai les yeux et humai l'air. Il avait raison. Un parfum typiquement féérique flottait autour de ma grotte.

— C'est vrai. Mais pourquoi cela ?

— Oh, disons que vu ton état de faiblesse, s'ils t'avaient trouvé endormi ici, aujourd'hui tes écailles orneraient une salles des trophées.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire. Pourquoi m'avoir préservé d'eux ?

— Solidarité entre légendes oubliées. Les hommes ont aussi oublié que les fées existent. Les miens et moi-même en avons pris notre parti. Nous usons de nos pouvoirs pour leur cacher notre vraie nature et nous nous fondons dans la population. L'ère des créatures fantastiques est révolue. Ils n'ont plus besoin de nous. Et leur règne ne fait que commencer. Tu devrais les voir, ils sont surprenants. Ils compensent leur incompréhension des énergies du monde par une créativité sans limite ! Qui sait jusqu'où il pourront aller ? La lune ? Peut-être même plus loin... Toujours est-il que je veux voir tout cela et je voulais que tu aies la possibilité de choisir si tu voulais y assister aussi ou non.

Je fis quelque pas en dehors de ma grotte, l'œil fixé vers l'horizon au delà duquel je devinais un monde auquel, pour la première fois de ma longue existence, je n'entendais rien.

— Alors, qu'en dis-tu ? me fit-il avec un sourire bienveillant.

— J'en dis que je suis un dragon. Et si ce que tu m'as dit sur les humains est vrai, s'ils sont devenus si forts que ça, alors peut-être même que je suis le dernier de ma race. Les dragons ne changent pas, nous n'évoluons pas. Nous sommes ce que nous sommes et nous le restons à jamais. Le monde pourra ce transformer tant qu'il veut, ce ne sera pas mon cas. Un jour je reviendrai réclamer mes terres à ces vermines, dans un bain de sang s'il le faut. Mais comme je te dois la vie, je ne reviendrai pas tant qu'il restera un seul membre de ta lignée ici. Je te le promets et les dragons n'ont qu'une parole.

— Je ne te cache pas que je suis déçu de ta réaction. Déçu pour toi j'entends. Même le plus puissant des dragons ne peut s'opposer à la marche du progrès. Il faudra bien te faire une raison. Ce monde ne nous appartient plus, c'est le leur désormais. Néanmoins, je te remercie de cette promesse, car je me rends bien compte de ce qu'il t'en coûte de quitter ta demeure. Je ne puis que te souhaiter bon vent et espérer te revoir dans de meilleures circonstances.

— Je le souhaite aussi, mais j'en doute. Dis-moi, tu connais mon nom mais j'ignore toujours le tien. Comment te nomme-t-on, ami des hommes ?

— Je suis Victor.

— Alors adieu, Victor.

— Adieu, Regith.

Lançant un sort d'invisibilité, j'étendis mes veilles ailes et m'élevai pour la première fois depuis des lustres dans le ciel d'azur, partant à la découverte d'un monde dont j'ignorais tout. Je jetai un dernier regard sur Victor qui marchait en direction d'un groupe de fermes. Jamais je ne le revis jusqu'à ce jour.

\* \* \*

— Vieil imbécile, regarde donc ce qu'ils ont fait de toi, tes protégés. Regarde ce qu'ils ont fait des vous tous. Vos anciens contraints de quitter ce monde. Votre sang souillé de leur semence impure, irriguant les chaires débiles de métisses qui ne sont plus que la fade caricature de votre gloire passée. Et maintenant toi, leur ami, leur protecteur, tu vas tomber victime de leur folie à ton tour !

— Décidément, tant de siècles n'ont en rien entamé ta verve. Ne te laisse donc point emporter dans des excès lyriques. Tu sais pertinemment que je suis resté de mon propre chef et en toute connaissance de mon destin. Je te l'ai dit à l'époque et te le redis à présent : Je désirais être le témoin de leurs accomplissements. Je l'ai été jusqu'à présent et je ne m'en vais pas fâché. Tu parles de notre gloire passée mais regarde-nous donc : Nous sommes les derniers représentants de races autrefois glorieuses qui se sont montrées incapables d'évoluer avec le temps. C'est ainsi que vont les choses ici bas. Un règne chasse l'autre. Les dinosaures, les néandertaliens, les trolls, les dragons, les fées et tant d'autres... Nous avons fait notre temps. Mais vois comme ces métisses que tu sembles tant mépriser parcourent ce monde qui n'est plus le nôtre. Ils accomplissent ce dont nous avons été incapable : ils progressent. Que tu le veuilles ou non, ainsi va le monde.

— Tu as donc décidé de jouer les aveugles jusqu'à ton dernier souffle. Pourquoi fais-tu semblant de ne pas voir le mal que l'homme fait à cette terre à chaque seconde qui passe ?

— Non, pas aveugle. Très myope, disons. Tout autant que toi qui refuse de les voir tels qu'ils sont. Par bien des points, ce ne sont que des enfants. Leur compréhension du monde n'en est qu'à ses balbutiements.

— Et s'ils ne comprennent pas ? Ou même s'ils ne comprennent que trop tard ?

— Et bien ce sera leur échec, pas le nôtre. En tout cas, il faut leur laisser leur chance. Tout comme nous avons eu la nôtre en d'autres époques. Nous avons terminé dans une impasse, j'ai l'espoir qu'ils trouveront le chemin.

Les derniers mots de la phrase sont à peine audibles et je m'aperçois que son aura s'est considérablement estompée depuis le début de notre entretien. Il tousse. Un peu de sang perle à la commissure de ses lèvres. Il relève ses yeux pâles vers moi et me tend une main usée. Je la prends dans la mienne.

— Je crois que ça y est, me dit-il d'une voix faible et rauque. Ca m'a fait vraiment plaisir de te revoir une dernière fois. Et je tiens à te remercier d'avoir tenu ta promesse tout ce temps.

— Je te l'ai dit : Les dragons n'ont qu'une parole.

Il sourit de ce sourire simple et désarmant qui a toujours eu le don de me mettre en rage. Il s'adosse à ses oreillers et rit doucement, de plus en plus doucement. Je relâche sa main qui retombe inerte à son côté.

— Adieu mon ami.

\* \* \*

— Qui est cet homme, me demande Marie, tu le sais, toi ?

— Non. Il ne s'est pas présenté en arrivant ?

— Non, il m'a dit être un très vieil ami de Victor. Nous avons discuté quelque minutes mais c'est vrai que je n'ai pas pensé à lui demander son nom.

— Je me demande ce qu'ils peuvent se dire. Ca va faire un bon moment qu'ils...

Je m'interromps au milieu de ma phrase. Quelque chose vient de se briser en moi. Une vague de froid polaire s'insinue dans ma poitrine. Il fait si sombre d'un coup. Marie me regarde intriguée quelques instants. Puis elle comprend.

— C'est fini, c'est ça ?

Une larme coule lentement sur sa joue. Je l'attire à moi, la prend dans mes bras. Elle fond en larme, j'en fais autant, le nez enfoui dans le parfum de violette de ses cheveux blancs. Très loin, comme du fond d'un rêve, je ressens l'aura effrayante de l'étranger qui sort dans la cour, une aura à la fois obscure et incandescente, un subtil mélange de tristesse, de mélancolie et de rage animale, et qui semble s'intensifier à mesure que l'étranger s'éloigne.

Instinctivement, mes sens se concentrent vers l'étage où plus rien ne subsiste, rien que le froid. Je serre Marie contre mon cœur.

\* \* \*

#### – EPILOGUE –

Passant le portail, il était parvenu sur le trottoir. Les énergies formidables qu'il avait refoulé pendant tant de décennies crépitaient tout autour de sa personne, menaçant à chaque instant de mettre en charpie le déguisement d'humain dont il était affublé. Un grondement d'un autre âge enfla dans sa gorge.

Il tourna son œil enflammé vers le portail. Il relut une nouvelle fois la plaque de métal doré qui ceignait l'entrée. Puis il jeta un dernier coup d'œil vers la fenêtre derrière laquelle était étendue le dépouille de celui qui fut sans aucun doute son seul ami.

Un sourire naquit sur son visage tandis que les forces dévastatrices qu'il s'apprêtait à libérer s'évanouissaient dans l'éther. "Décidément, murmura-t-il, tu m'auras eu jusqu'au bout..."

Il éclata d'un rire enfantin, fourra ses mains dans les poches de son imperméable et marcha tranquillement vers le coin de la rue, conscient que nul ne se souviendrait plus jamais de la légende de Regith, le dernier des dragons.

Dans la cour, tout à leurs jeux, les pensionnaires de l'orphelinat "Les enfants de Victor Faerie" ne surent jamais qu'ils devaient la vie à la promesse plusieurs fois centenaire d'un dragon à une fée. Et c'était bien ainsi, car ainsi va le monde.